

ADIEUX DU VIEUX LABOUREUR A SON FILS.

*Tu veux partir, mon fils, et la voix de mes larmes
Ne peut te retenir en ces derniers adieux ;
Le foyer paternel n'a plus pour toi de charmes,
Il te faut d'autres cœurs, il te faut d'autres cieux.*

*Las des tendres plaisirs que donne la campagne,
Tu voudrais habiter quelque grande cité ;
Tu vois avec mépris notre belle montagne,
Il te faut la franchir, tu veux la liberté.*

*Etalant à tes yeux les amorce du monde,
On t'a fait de la ville un temple du bonheur ;
Tu me diras, mon fils, si ce séjour immonde
Met la vertu dans l'âme et la paix dans le cœur.*

*Loïn d'elle tu n'entends que le bruit de ses fêtes,
Il est répercuté dans un écho lointain ;
Bientôt tu connaîtras ses affreuses tempêtes :
Aujourd'hui tout est beau, ... mais attends à demain.*

*Si pur dans ses dehors, si rempli de tristesse,
Demain c'est une embûche où s'étalent des fleurs ;
A son aspect brillant l'homme accourt, il s'empresse,
Mais l'objet de ses vœux n'a pour lui que des pleurs.*

*Puis avant de quitter ton vallon solitaire,
As-tu songé, mon fils, aux souvenirs heureux
Qui, toujours égayant ce petit coin de terre,
A chacun de tes pas paraissent sous tes yeux ?*

*Les murs où tu coulas les beaux jours du jeune âge,
L'église du hameau, le champ des verts cyprès,
Ces arbres, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage,
Tout est plein, pour ton cœur, de charmes et d'attraits.*

*Et si tu pars, enfant, que deviendra ton père
Seul et pleurant toujours au milieu de ces bois ?
Ah ! bientôt, je le sens, je rejoindrai ta mère,
Et, revenant un soir, tu chercheras ma croix !*

*Oh ! n'abandonne pas notre heureuse demeure,
Nos forêts, nos vergers, nos champs et nos troupeaux ;
Et qu'à ton dernier jour, sous le saule qui pleure,
Entre ta mère et moi tu goûtes ton repos.*

*Mais la voix de mes pleurs en vain se fait entendre
Au milieu des appas que t'offrent les plaisirs :
Pars, mon enfant, je ne veux plus te le défendre,
Que ton nouveau séjour suffise à tes desirs !*

*Et levant sur son fils une main bénissante,
Le vieillard l'étreignit dans un buiser de feu.
Adieu ! murmura-t-il de sa voix défaillante,
Garde-moi souvenir, sois fidèle à ton Dieu !*

PAUL DE BRUCHI.

Sherbrooke 1900.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

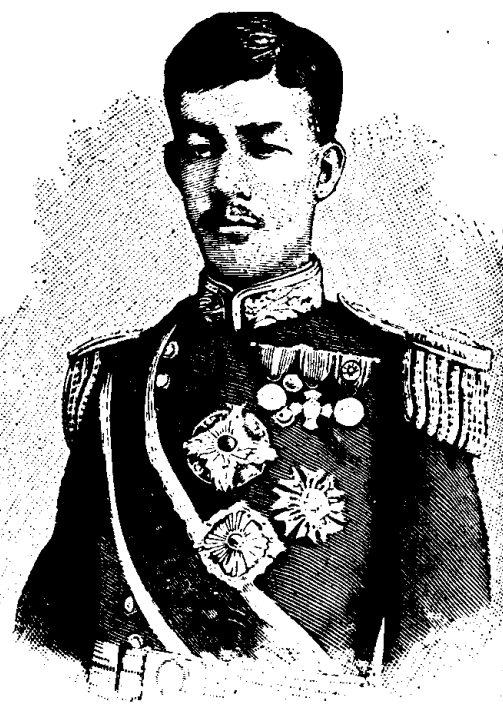
LA CUISINE

Une des choses que l'on néglige le plus dans votre éducation, Mesdemoiselles, c'est l'enseignement de la cuisine, et pourtant de toutes les connaissances dont une femme a besoin dans son intérieur, il n'en est pas de plus utile !

Vous vous êtes adonnées aux arts d'agrément, aux travaux manuels, mais presque toutes vous avez négligé d'apprendre (ou on l'a négligé pour vous) les principes de l'art culinaire. C'est une lacune regrettable, car presque toutes se trouveront à la tête d'une maison sans connaître les notions les plus élémentaires à la direction de cette maison.

Il est très important de savoir la cuisine ; il y a là une source de gaspillages, de petites pertes sans cesse renouvelées, que toute femme intelligente peut éviter avec un peu de savoir-faire. La table tient, de plus, une part importante dans le bien-être et le confortable de la vie, confortable que chacune d'entre nous doit chercher à procurer aux siens dans la mesure de ses moyens. Et puis, je vous le dis, vos maris seront très sensibles aux attentions de cette nature ; on a vu, après un dîner plus soigné, un mari accéder à un désir de sa femme, alors qu'il eût hésité à le satisfaire quelques instants auparavant.

Les maîtresses de maison, obligées de donner à une cuisinière les ordres nécessaires aux repas, sont trop



LA PRINCESSE SADA ET SON FIANCÉ LE PRINCE HERITIER DU JAPON

souvent étrangères à la confection des mets qu'elles ordonnent ; elles se trouveraient presque toutes fort embarrassées s'il fallait joindre la pratique à la théorie ; tout leur savoir se borne à l'énumération de certains menus, sans rien connaître, ou à peu près rien, des ingrédients, quantités et moyens à employer pour les réussir.

C'est cette ignorance qu'il faut éviter, Mesdemoiselles, en vous mettant dès à présent à faire un peu de cuisine.

Sous la surveillance d'une mère ou d'une cuisinière habile, essayez hardiment. Ne comptez pas sur l'avenir pour apprendre une chose aussi indispensable. Vous vous dites sans doute que, plus tard, aidées de ces manuels des parfaites cuisinières, vous aplanirez tous les obstacles et qu'il vous suffira de les ouvrir pour suppléer à votre ignorance ; c'est une erreur.

Le livre de cuisine viendra au secours de votre mémoire, il sera insuffisant pour vous apprendre à bien faire, car ce qu'il faut surtout, c'est de la pratique : vous n'apprendrez point seulement à l'aide d'une démonstration, croyez-le.

Il arrivera certainement un jour où vous serez obligées de remplacer une domestique absente ou malade ; vous serez alors très heureuses de ne point être novices.

Ce cas, d'ailleurs, ne dût-il jamais se présenter, qu'il n'en resterait pas moins encore pour vous toutes une obligation absolue de savoir quelque chose. Il est possible de trouver des domestiques honnêtes, vous en trouverez rarement d'économes ! Joindre l'habileté à l'économie sont deux choses qu'il vous appartiendra d'indiquer et de faire comprendre à vos cuisinières. Les recettes pratiques, la manière de présenter les restes, tout cela est votre tâche ; combien de choses vous utiliserez ainsi, quel gaspillage vous éviterez !

Les mets ne doivent pas seulement être bons, il faut qu'ils soient bien présentés ; le plaisir des yeux, est le complément indispensable au régal du palais. Tout cela entre dans vos attributions.

En toutes choses il faut savoir faire pour bien commander : votre autorité sur vos domestiques tiendra surtout à vos connaissances multiples ; ne croyez point, mes chères amies, que la fortune soit un prestige suffisant ; il tomberait vite s'il n'était doublé de la science qui concerne tous les soins intérieurs. Si vous avez trouvé votre dîner manqué, il faut pouvoir dire pour quoi il ne valait rien.

Que tous les termes de cuisine vous soient donc familiers, sachez distinguer un roux d'une sauce au beurre noir, sachez faire les potages et les entremets, connaissez à fond l'art de faire rôtir les viandes suc-

culentes ; dès lors la direction d'un intérieur deviendra un jeu pour vous.

Je ne vous dis point de salir tous les jours vos mains au contact d'une volaille ou d'un gibier à dépecer, mais je vous conseille cependant de le faire plusieurs fois ; combattez toutes vos répugnances, ne reculez devant aucun détail ; il faut vous rendre compte par vous-mêmes des difficultés que ce travail présente.

La question des mesures et quantités est un des écueils de la cuisine ; comment voulez-vous en rendre compte autrement que par la pratique ? La première de toutes ces économies est de savoir proportionner les quantités au nombre de ses convives, cela ne s'apprend pas en un jour. Ne comptez pas sur une bonne pour le bien faire, ou elle vous servira trop amplement, et les restes souvent perdus auront grevé votre budget d'une dépense inutile ; ou, au contraire, son imprévoyance donnerait à votre dîner un aspect mesquin, parcimonieux, qui gênerait vos convives, vous mettrait mal à l'aise en vous désolant.

Apprenez le prix des denrées, apprenez à acheter ; aucun nom des ingrédients indispensables à la cuisine ne doit vous être étranger ; étudiez les plus petites choses et vous ne serez point exposées à voir vos domestiques réprimer un sourire en écoutant vos ordres, ainsi que je l'ai vu faire souvent et à juste raison. De plus votre science vous permettra de varier à l'infini les plats que vous présentez ; sans être gourmet, nul n'est insensible à cette diversité qui séduit le palais et excite l'appétit.

Je vous demande bien des choses, Mesdemoiselles, mes conseils embrassent l'utile et l'agréable. Mais les journées sont longues, les heures bien employées peuvent toutes contribuer à votre perfection, n'en perdez donc pas. Mettez à tout ce que vous faites une attention soutenue, faites tout en vue des résultats et du bien que vous pouvez en retirer ; c'est à ce point de vue que je vous recommande d'apprendre la cuisine comme étant de toutes les choses la plus utile. Vos mères, si sages et si prévoyantes, approuveront mon conseil ; elles l'approuveront si elles ont elles-mêmes ces connaissances que je vous recommande ; elles l'approuveront encore si, à un moment donné, elles ont souffert de leur propre inexpérience.

FRANÇOISE. (Paris).

Les plus longs discours n'avancent pas plus les affaires qu'une robe traînante n'aide à la course. — Bacon.